

Papa avait posé un doigt sur mon front et m'avait dit, d'un ton désolé :

« Dis-donc, Cucul, tes cheveux, ça ne va pas du tout, du tout. C'est une catastrophe. Qu'est-ce que tu vas devenir, si ça continue ? Et nous, qu'est-ce qu'on va faire de toi ? »

Il avait pris le petit miroir de Maman pour le mettre devant mes yeux, avant de continuer :

« Regarde-moi ça. Regarde jusqu'où ils descendent. Ils poussent de plus en plus bas, mon pauvre Cucul. Ils vont bientôt rejoindre tes sourcils. C'est terrible de voir ça. Son propre fils se transformer en singe. J'espère que tu deviendras un chimpanzé, ce sont les plus intelligents. Même si ça nous fait de la peine, Maman et moi on sera obligé de se séparer de toi, Concon. On ne peut pas élever un singe, personne ne comprendrait. On te mettra au Jardin des Plantes, comme si t'étais en pension. Dans une grande cage, avec tous tes potes. Le dimanche, on ira te voir. On t'apportera des cacahuètes. Nous serons très tristes, parce qu'on n'aurait jamais pensé avoir un enfant chimpanzé mais tu ne seras pas malheureux. On graissera la patte aux soigneurs pour qu'ils s'occupent bien de toi. Qu'ils ne te fassent pas de misère. Ces gens-là, tu sais, c'est pas la crème, du côté de l'intellect. Ils ont parfois des instincts sadiques. Ils brutalisent les animaux et toi, mon petit Cucul, tu ne seras pour eux qu'un animal. On leur expliquera que tu es notre fils, ne t'en fais pas. Un fils raté, mais tout de même presque un enfant humain. »

Il me considérait avec un air de commisération appuyé et tendait la main pour tenter de redresser mes cheveux en arrière, pour me dégager le front. Puis il soupirait, consterné et, se tournant vers Maman :

« Rien à faire. Il est trop avancé. Il a déjà muté. »

Maman venait m'entourer de ses bras et m'embrassait, avec des sanglots dans la voix :

« Mon Dieu, larmoyait-elle, jamais je n'aurais pensé que nous en arriverions là. Tu ne devrais pas être aussi négatif, André. Laisse-lui une chance. Tu lui fais peur, à cet enfant. Pour une histoire de cheveux. Tu ne crois pas que tu exagères ?

— Pas du tout, répliquait-il. Au contraire. Le cheveu, la façon dont il se dispose sur la calotte crânienne n'est pas le fruit du hasard et de la nécessité mais la manifestation des humeurs et des capacités du cerveau qu'il recouvre. J'en suis désolé mais le cheveu de notre fils est, à cet égard, remarquable. Ses touffes abondantes signifient, sans aucun doute possible, que son cerveau n'est plus tout à fait humain et qu'une fois la métamorphose accomplie, il aura rejoint le règne animal. Regarde, il a déjà du poil aux genoux. Bientôt, il en aura partout. Je regrette, Aimée mais avec le passage à la puberté, il sera entièrement simiesque. J'ose espérer que nous l'aurons mis à l'abri avant parce que bonjour les dégâts provoqués par une sexualité animale. Le rut, tout ça. Les viols. Mieux vaut la cage. En plus des cacahuètes, nous lui apporterons aussi des bananes. Les cacahuètes ne sont qu'une friandise. Une monnaie d'échange pour s'attirer la sympathie des autres pensionnaires, mais la banane... La banane, Aimée, c'est comme le pétrole pour l'humanité : l'énergie primordiale ! Le carburant essentiel ! »

Elle resserrait son étreinte. Menacé d'étouffement, je tentais de m'échapper.

« Enfin, Aimée, reprenait Papa, constate toi-même la différence. Le rapport entre le cheveu et le taux d'intelligence. »

Il se plantait près d'elle et nous commandait à tous les deux de le regarder :

« Voilà le front de quelqu'un qui représente un être humain inspiré par les idées qui foisonnent dans sa cervelle. Son cheveu en est le panneau indicateur. Pas vrai ? »

Elle hochait la tête tandis que je devenais violet.

« Aimée relâche-le, tu ne vois pas que tu l'étrangles ? Comment veux-tu qu'il me réponde, il manque d'air. »

Mais c'est elle qui répliquait, tandis que je reprenais mon souffle :

« André, tu me fanes le cœur. C'est ton fils, tout de même. On dirait qu'il n'est pour toi qu'un accident. Un hasard engendré par un inconnu. Il faut dire que tu n'étais pas pressé de le voir naître. Ni de te marier. Où étais-tu, quand il est né ? À Paris avec des grues, à te saouler et jouer aux courses pendant que j'accouchais, seule et honteuse, chez les Carmélites de Pont-l'Abbé. Ce n'est même pas toi qui l'as déclaré à la mairie, mais ma mère, ce tyran bigouden.

— Aimée, tu me parles comme si tu retenais dans ta bouche un crachat de haine. Je me suis racheté. J'ai reconnu cet enfant. Je l'ai nourri. Je le nourris encore... »

— Bientôt avec des bananes et des cacahuètes !

— Mais on ne va pas l'abandonner, Aimée. On le met en pension. Avec des camarades de son espèce. Pour qu'il soit heureux. Qu'il réussisse sa vie. S'il n'avait pas eu ces cheveux, il aurait pu devenir quelqu'un. Pas un génie mais

un homme utile à la société. Un manuel, évidemment mais on a toujours besoin d'un plombier près de chez soi. Je le vois, dans sa petite boutique, avec ses clés à molette, ses tuyaux, ses gants de caoutchouc noir pour déboucher les toilettes... »

Il restait là, rêveur, en suspens, souriant à ses visions, les yeux levés comme s'il regardait tomber les plumes d'un ange. Quant à moi, j'essayais de ne penser à rien, de faire le vide mais je ne pouvais m'empêcher d'entendre le son infime de mes cheveux en train de pousser.

Nous n'avions pas toujours habité le Cube de Montrouge. Six ans plus tôt, en 1940, tandis que Papa menait sa vie de zouave prisonnier des Allemands, Maman m'avait récupéré chez Grand-Mère Jeanne, trop malade pour continuer à m'élever. Nous avions d'abord partagé un grand appartement avec Marraine, après l'armistice signé par le Maréchal Pétain. Marraine était une très belle femme, avec un visage qui arrêta si bien les regards que le peintre Foujita, la voyant à la terrasse de *La Coupole*, lui avait demandé de faire son portrait. Ce qu'il avait obtenu sans mal, d'abord parce que Marraine était flattée qu'un artiste de Montparnasse fût inspiré par elle et, surtout, parce qu'elle n'était pas du genre à attendre qu'un homme lui déclarât sa flamme pour être embrasée. Pour tout dire, son joli derrière, son pétard pimpant était une chaudière qui demandait à être alimentée en carburant en permanence, sous peine de refroidir ses humeurs et de transformer sa gaieté habituelle en aigreur de caractère. C'est d'ailleurs à cause de cette boulimie de mâles que la cohabitation entre Maman, moi et elle-même devait cesser, occasionnant un drame d'ordre patriotique.

Patriotique en ceci que l'une des fenêtres de l'appartement prenait vue sur celles d'une caserne située en face. Cette caserne était occupée depuis l'armistice par des soldats allemands, qui n'avaient pas tardé à remarquer Marraine quand elle se pavait à demi-nue dans la chambre. Elle y mettait évidemment une certaine provocation, très excitée de pouvoir choisir, parmi un tel cheptel de beaux gars, l'étalon qui comblerait son petit trou vacant.

Mais Maman n'avait pas du tout apprécié qu'elle allât jusqu'à donner des rendez-vous aux vainqueurs vert-de-gris de notre armée en débandade. Elle lui avait donc demandé d'aller faire ça ailleurs, comme il est de mise quand on réprimande quelqu'un à la moralité douteuse. D'autant plus qu'elle bafouait la virilité virtuelle de Papa, prisonnier des cousins germains de ces Fridolins. Il s'en était suivi une altercation d'une violence telle qu'elle devait me marquer. À tel point que je ne pus, jamais plus de ma vie, considérer une descente d'escalier sans avoir le vertige. Car Marraine, d'une force aussi puissante que

sa sexualité, avait réussi à sortir Maman du logement et l'avait balancée dans la cage d'escalier, lui faisant dévaler un étage en roulé-boulé, tandis que je les regardais avec effroi et me précipitais pour aider ma mère à se relever.

« Rien de cassé, mon chéri. Je l'ai échappé belle. Cette morue, cette allumeuse de pénis ennemis aurait pu me tuer. »

Et l'autre, là-haut, qui hurlait :

« Et dis-toi bien, Aimée, Aimée la sainte-nitouche, que ton mari aussi y est passé, entre mes cuisses de soie blanche. Le bel André, qui n'était qu'un maquereau quand sa femme, sa gisquette napolitaine, tapinait sur les trottoirs du Petit Montrouge. Ah ! n'est-elle pas belle, la vie, et bien curieuse même pour ceux qui ne la voient que par le trou de la serrure ? Aimée, mon œil. Baisée, oui c'est tout et encore n'as-tu jamais su lui donner les frissons et les gémissements que le manège de ma croupe lui arrachait. Des feux d'artifice, je lui faisais tirer, à ton mari !... Ah ! si on avait eu un enfant, nous deux, ç'aurait été autre chose que ton avorton. »

Dire que Marraine avait été élevée dans le même collège catholique breton que Maman ! Comment et où, avec qui avait-elle pu apprendre ce langage ordurier qu'elle affectait de prononcer avec le plus gouailleur des accents parigots ? Certainement pas avec Papa. Malgré ses affirmations fantasmagiques, il n'avait pas pu se commettre avec cette virago dans une coucherie plus proche de la porcherie que de l'alcôve d'Odette de Crécy. C'était tout à fait ce que nous pensions, Maman et moi, tandis qu'elle s'époussetait et regrimpait les marches.

Conséquence de cette bataille, nous avons battu en retraite et quitté l'appartement face à la caserne des Fritz, laissant Marraine se vautrer dans le stupre. Maman avait loué un petit Cube à Montrouge et nous y avons attendu que Papa rentrât des steppes enneigées russo-polonaises où sa mauvaise conduite admirable l'avait mené (multiples évasions et refus de travail) du camp appelé *de la mort lente* : Rawa-Ruska !

Assis sur une chaise, mes pieds ne touchaient pas terre mais ma tête était loin des nuages. Au contraire, j'écoutais attentivement Maman. Elle m'annonçait :

« Mon petit chéri, ta Grand-Mère Jeanne est morte. C'est difficile pour moi de t'apprendre une nouvelle aussi triste. D'autant plus que la mort est du domaine de l'indicible. Qu'il n'y a aucun mot pour l'exprimer. Voilà ! Donc, ta Grand-Mère est morte. Loctudy c'est fini ! Ta vie de petit roi, la plage ensoleillée et les commères de la Cale qui t'envoyaient des baisers du bout de leurs doigts à mitaines, terminé. Il ne reste plus que nous deux. Tu es entièrement et définitivement à moi. Impossible de t'échapper. Jamais plus la

Jeanne ne viendra te récupérer. Ne me surveillera. Ne me menacera. Tu vas apprendre à me connaître, Coco. Découvrir une maman toute neuve. Si tu savais les chagrins que tu m'as causés, quand je venais te voir. Quand tu m'appelais *la dame en bleu*. Que tu refusais de t'asseoir sur mes genoux et de m'embrasser. Souviens-toi de ce jour où tu t'es mis à brailler comme un pourceau qu'on égorge, parce que je voulais te donner un bain. Mère-Grand est arrivée comme une furie et tu as dégusté cet instant, dans ta petite cervelle de moutard pervers, quand elle m'a giflée en me traitant de vicieuse. Interdit de te mettre tout nu. Ah ! elle est belle l'enfance ! Sa soi-disant innocence ! Il va falloir que je reprenne de A à Z ton éducation, car la Marie-Jeanne a semé en toi la graine d'un monstre d'égoïsme et d'autosatisfaction. Un être minuscule gonflé d'orgueil, poseur et insolent, qui se croit attendu par le monde entier. Une star réclamée par les foules, alors que personne, tu m'entends, personne à part ton père et moi ne s'intéresse à toi. Ne sait que tu existes. Tout le monde s'en fout, que tu vives ou que tu sois mort. Mets ça dans ta caboche vaniteuse, tu n'es qu'un nain, un raté en herbe. Tu n'étais quelqu'un que pour ta grand-mère. À présent, maman est là pour s'occuper de toi. Pour te redresser, mon petit chéri... »

Maman riait si fort et si longtemps que je n'osais pas bouger de ma chaise. J'étais perplexe, me demandant si c'était la mort qui produisait cet effet-là sur les gens. D'y penser. Qui les rendait idiots et ridicules. Bien entendu, j'étais triste d'apprendre que je ne reverrais plus Grand-Mère Jeanne, mais pas plus que de ne jamais retourner à Loctudy. Ce serait autrement plus grave si le soleil devait se coucher pour toujours, ou bien s'il n'y avait plus d'air à respirer. Là, oui, je comprendrais qu'on s'inquiète sérieusement. C'est comme dans la cave pendant les bombardements, où les gens se pressent les uns contre les autres sur les chaises qu'ils ont apportées. Ils se regardent sans rien dire, avec une tête d'enterrement. Certains claquent des dents, ou murmurent des prières en égrenant un chapelet. La vieille dame du premier, celle que j'ai surprise à retirer ses dents le soir pour ne pas les user, elle regarde le plafond d'un œil colérique. Quand il en tombe de la poussière, à la suite des déflagrations, elle lance : « Salauds d'Anglais ! » Puis, quand le tac-tac-tac de la DCA se fait entendre : « J'espère qu'ils en ont abattu un. » Quant à Maman, elle grelotte et se serre contre moi, me demandant de temps en temps : « Tu n'as pas peur de mourir, dis ? Tu n'as pas peur, avec maman ? » Je m'endors sur ses genoux, fatigué parce que c'est le cœur de la nuit et parce que je m'ennuie. Je me réveille quand le hurlement des sirènes sonne la fin de l'attaque. Alors, tout le monde s'engouffre dans le couloir étroit, reprenant ses chaises pour remonter chez soi en bavardant, soulagé, presque heureux.